

La principale cause qui a amené cet état de chose est, sans nul doute, celle exprimée dans la lettre du révérend Messire Desaulniers, du collège de St. Hyacinthe. “Jusqu’à nos jours,” dit le savant professeur, “la population agricole du pays a exercé son industrie sur des terres nouvellement défrichées, toutes couvertes et enrichies de la matière végétale des forêts, et par conséquent douées d’une fécondité longuement durable acquise par des siècles de repos.” Il n’y a pas, en effet, l’ombre du doute que l’étonnante fertilité du sol a produit chez nous le mal actuel, chez nous la pauvreté est venue de la trop grande abondance ; mais d’un autre côté, les leçons de l’adversité tourneront à notre avantage, l’expérience achetée si chère ne sera pas de sitôt oubliée. “Déjà,” comme le remarque avec justice le révérend Messire Delâge, de l’Islet, “on commence à s’apercevoir que le malheur nous a instruit, et que depuis les mauvaises années, l’agriculture a fait des progrès remarquables.” /

On a souvent reproché avec amertume à la population agricole du Bas-Canada de ne pas avoir adopté plus tôt un bon système de culture, et en ce faisant, on a souvent exagéré les défauts du système actuel sous certains rapports, et dans tous les cas, on a perdu de vue la position toute particulière de la population du Bas-Canada, comparée à celle des pays de l’Europe et du nord de l’Amérique. En Europe, il n’y a pas bien des siècles que l’agriculture a pris la place qu’elle occupe aujourd’hui, et comme science et comme industrie ; et à l’heure qu’il est, beaucoup de pays européens ne sont guère mieux, si pas plus mal situés que